

**Du 19 au 29 janvier 2011**

# QUI A PEUR DE VIRGINIA WOOLF ?

De Edward Albee / Mise en scène et  
scénographie Dominique Pitoiset

Célestins

THÉÂTRE DE LYON

Du 19 au 29 janvier 2011

# QUI A PEUR DE VIRGINIA WOOLF ?

De Edward Albee / Mise en scène et scénographie

Dominique Pitoiset

*Avec Martha : Nadia Fabrizio*

*George : Dominique Pitoiset*

*Honey : Deborah Marique*

*Nick : Cyril Texier*

*Traduction - Daniel Loayza*

*Dramaturgie - Mariette Navarro*

*Lumière - Christophe Pitoiset*

*Coiffure et maquillages - Cécile Kretschmar*

*Costumes - Odile Béranger*

*Accessoires - Marc Valladon*

*Son - Michel Maurer*

*Régisseur général - Cyril Muller*

*Accessoiriste, rôle de Billy Le Timbré - Thierry Fontaine*

*Régisseur lumière - François Lamoliatte*

*Régisseur son et vidéo - Léon Blomme*

*Régisseur costumes et maquillage - Kam Derbali*

Production TnBA – Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine

Avec la participation artistique du JTN

Du 19 au 29 janvier 2011

**QUI A PEUR DE VIRGINIA WOOLF ?**

En tournée

*Narbonne, Scène nationale d'Art et de Culture : 1<sup>er</sup> - 2 février 2011*

*Bergerac, Centre culturel municipal : 5 février 2011*

*Genève (Suisse), La Comédie de Genève : du 15 au 19 février 2011  
(dates sous réserve)*

Du 19 au 29 janvier 2011

## **QUI A PEUR DE VIRGINIA WOOLF ?**

**Avec *Qui a peur Virginia Woolf ?*, de Edward Albee, Dominique Pitoiset commence l'exploration d'un nouveau continent : celui des grands auteurs américains du XX<sup>e</sup> siècle.**

**Quatre personnages partagent la scène, deux couples de deux générations différentes. Au cours d'une longue nuit, sur le campus universitaire d'une petite ville de la Nouvelle Angleterre, ils se livrent un combat cru, dur, sans faux-semblants, qui nous interroge sur nos choix de vie et de société, sur nos peurs, sur notre capacité à construire un monde où le désordre, la folie et l'art auraient leur place.**

Sur le campus universitaire de la Nouvelle Carthage, un samedi soir. Les enseignants et leurs épouses sont invités comme chaque semaine chez le président de l'Université, le père de Martha, pour y faire la connaissance des nouveaux venus. Quand Martha et son mari George rentrent chez eux à deux heures du matin, ils sont saouls et épuisés, mais Martha annonce à George qu'ils ont des invités, un jeune enseignant et sa femme, nouveaux sur le campus.

Lorsque Nick et Honey arrivent, ils sont entraînés dans des jeux et des règlements de compte, dont ils ne se contentent pas d'être les arbitres, mais des joueurs à part entière, malgré eux, sans connaître les règles complexes et mouvantes fixées par George et Martha.

C'est le début d'une guerre des mots où tout est permis.

Au cœur de cette guerre, il y a l'allusion au fils de George et Martha, qui doit rentrer le lendemain pour son anniversaire, et que les deux personnages utilisent comme arme l'un contre l'autre. Mais il est aussi question des parcours de vie de ces deux couples que tout oppose, et des spécialités respectives de George et Nick, l'Histoire et la Biologie. C'est d'abord George qui fait les frais des attaques, humilié par Martha qui décrit son incapacité à reprendre la direction de l'Université et son manque de virilité, puis c'est contre les invités que la violence se retourne, quand George raconte l'histoire d'un jeune couple arriviste et sans amour ressemblant trait pour trait à Nick et Honey.

Quand George annonce à Martha que leur fils a été tué et qu'il ne rentrera pas, on comprend avec les invités que ce fils n'était qu'une invention une illusion construite tout au long de leur vie commune par les deux personnages, et dont ils doivent à présent se passer. Les masques tombent et chacun va se coucher au petit matin, seul avec ses peurs.

Du 19 au 29 janvier 2011

## QUI A PEUR DE VIRGINIA WOOLF ?

### Une question d'humanité

La guerre ? Oui, on dirait la guerre, celle qui n'en finit pas de revenir, sous toutes ses formes : guerre des sexes, des générations, des clans, des savoirs ; guerre aussi entre soi et soi-même. Une guerre aux mille facettes, ou mille lignes de front qui s'enchevêtrent, mille stratégies mouvantes, mille et une ruses tactiques qui ne cessent de transformer l'aspect du terrain.

Une question d'humanité. À chacun de s'y reconnaître comme il pourra, d'être sensible à tel ou tel enjeu. L'essentiel, c'est que cette guerre soit ressentie comme étant la nôtre, et donc comme actuelle, encore et toujours.

À sa création en 1962, *Who's Afraid of Virginia Woolf ?* s'inscrivait dans l'époque, dans l'Amérique du début des sixties, sans distance aucune. Pour ne prendre qu'un exemple de ce qui est une évidence, c'est bien pendant la seconde guerre mondiale que George avait occupé un poste de responsabilité à l'université – et cette guerre se situait bien vingt ans plus tôt, pendant la jeunesse du personnage. Depuis, un demi-siècle ou presque s'est écoulé : les sixties se sont éloignés, *Qui a peur de Virginia Woolf ?* est toujours là avec nous, toujours présent, et même plus que jamais. Comment faire pour que la pièce, jouée en 2009, n'apparaisse pas comme une pièce historique, sans plus ? Edward Albee lui-même semble s'être posé la question. En 2005, à l'occasion d'une reprise à Broadway, il a en effet retouché en ce sens son texte sur certains points (les allusions à un avortement de Honey ont été fortement atténuées : de fait, depuis la décision de la Cour Suprême américaine dans le cas *Roe vs Wade* en 1973 qui a décriminalisé l'interruption de grossesse, le choix de Honey ne porte plus la même charge de scandale).

Comment faire, donc, pour que le public d'aujourd'hui accède à la profonde actualité de l'œuvre ? En jouant le texte dans un décor qui se fasse oublier – lumière nocturne, grand canapé, bouteilles – et en le jouant dans tout son tranchant, dans une traduction nouvelle, scrupuleusement fidèle, de sa version la plus récente. À titre personnel, et peut-être parce que je vais me charger de ce rôle-là, je suis particulièrement sensible à la lutte qui oppose George, l'homme des lettres et du « passé » (qui se rêve plus ou moins consciemment en père de son jeune hôte), à Nick, l'homme des sciences et de l'« avenir » (qui tient fugacement lieu de fils imaginaire de son aîné).

C'est-à-dire au conflit entre ceux qui n'ont pas su ou voulu se mesurer au pouvoir et ceux qui trouvent tout naturel d'être ambitieux et de réussir à tout prix. Car il me semble que cette bataille-là fait rage aujourd'hui. Mais les autres ne sont pas moins importantes. Et si je parvenais à faire éprouver, l'espèce de paix désespérée qui demeure, par-delà le fracas de toutes les armes, comme l'ultime secret unissant George et Martha – si je parvenais à faire entendre comment ils parviennent à se tendre la main et à se toucher à travers toutes les ruines, j'aurais vraiment atteint mon but.

**Dominique Pitoiset, 28 décembre 2008**

Du 19 au 29 janvier 2011

## QUI A PEUR DE VIRGINIA WOOLF ?

### L'Illyrie, l'île des Pingouins, Gomorrhe...<sup>1</sup>

Imaginons un campus universitaire impeccable, tenu de main ferme par un président qui ne plaisante pas avec les valeurs et le mérite, un président qui sait y faire pour que brille l'aura de son domaine, qui connaît les règles du savoir vivre et les applique immuablement depuis des décennies. Imaginons le dédale de couloirs, les colonnes majestueuses d'une nouvelle cité du savoir comme une Carthage rejaillie de ses cendres, où le prestige s'affiche en lettres dorées sur des frontons imposants. Ici ou là, un graffiti spirituel, comme celui qui inspira Albee pour le choix de son titre : *Qui a peur de Virginia Woolf ?*, plaisanterie potache associant le refrain des trois petits cochons du dessin-animé de Walt Disney au nom d'une figure littéraire majeure de la littérature anglophone.

Imaginons le ballet des professeurs, les nouveaux étant initiés par les autres aux petites choses à savoir pour s'en sortir et grimper les échelons qui conduisent à la direction d'un département, les plus méritants accédant naturellement aux postes importants, s'approchant de la présidence dans la pyramide du mérite et de la reconnaissance. Une petite cour avec ses codes, une petite fourmilière laborieuse. C'est l'Illyrie, contrée glorieuse et rêvée, l'île des pingouins<sup>2</sup> où l'on finit par prêcher pour des animaux, ou bien Gomorrhe, ville punie des cieus pour la dégradation de ses mœurs.

C'est sur ce campus que se trouve la maison de George et Martha, et les nouveaux venus y poursuivent leur initiation après la soirée chez le président de l'Université, comme si elle était une antichambre de plus du pouvoir. Pourtant, les deux personnages sont fatigués du jeu des convenances : George, à qui Martha reproche d'être toujours resté un simple professeur, aspire à un retrait tranquille loin des obligations sociales, Martha au contraire, se jette encore dedans à corps perdu, et voudrait brûler jusqu'à l'extrême dans ce monde de relations. Autant de stratégies pour composer avec le pouvoir à défaut de pouvoir le fuir.

1. C'est dans ces trois termes que George parle, ironiquement, de la Nouvelle Carthage à Nick dans l'acte I.
2. Albee fait référence à un roman parodique d'Anatole France écrit en 1908, où le personnage principal se retrouve dans un endroit perdu à prêcher pour des pingouins.

### Qui a peur du loup?

Nick et Honey, ingénus en apparence, mais qu'on découvre bien rompus aux convenances et aux jeux de pouvoir, ne se doutent pas qu'en arrivant chez George et Martha ils vont se heurter à ce qui, dans le fonctionnement bien huilé du petit milieu universitaire, résiste et grince. On pourrait croire qu'en se rendant chez leurs aînés, ce sont eux qui vont se jeter dans la gueule d'un loup qui mettra à mal toutes leurs certitudes. Mais Martha aussi tremble la nuit. Et pourquoi George, au-delà de la provocation pure et simple, se sent-il menacé par le brillant biologiste qu'est Nick ?

C'est peut-être que le jeune couple, marié sans amour, vivant sans passion, avançant sur un chemin tout tracé, droit, efficace et sans vagues, renvoie à George l'échec des ses propres illusions et de ses ambitions artistiques avortées. C'est peut-être aussi que le « loup » qui fait trembler les personnages est une menace qui rôde dans l'époque, non seulement sous la forme du fantôme idéologique des récents nazisme et stalinisme fantasmant l'Homme Nouveau, auquel George assimile Nick et la biologie, mais aussi sous la forme du pragmatisme froid qui gagne si facilement les êtres et menace de dévorer tout cru nos imperfections, nos fragilités, notre diversité d'êtres humains.

Quand le rideau de paroles et d'apparences aura fini par céder, montrant la vérité des rapports sous leur jour le plus cru, quand l'épuisement aura cédé, et la violence intime et politique aura fait exploser les barrières de l'intérieur cossu et des comportements codifiés, les deux couples rentreront chez eux, et loin d'avoir été détruits par la suite d'épreuves qu'ils se sont infligés l'un à l'autre, Martha et George tenteront de se réchauffer ensemble du froid du monde.

**Mariette Navarro, 19 janvier 2009**



Du 19 au 29 janvier 2011

## **QUI A PEUR DE VIRGINIA WOOLF ?**

### **Le jeu (de) la vérité**

Comment en parler ? Une pièce pareille tient du labyrinthe à multiples entrées. L'une d'entre elles, non la moindre, consiste à se laisser porter par les événements, ballotter par l'inventivité et l'agressivité également stupéfiantes des protagonistes, par ces étourdissants rebondissements où improvisation et calcul ne se laissent plus distinguer (et cela, d'autant moins que les retouches opérées par Albee en 2005 sur son texte de 1962 tendent à accentuer encore les effets de surprise). L'action de *Qui a peur de Virginia Woolf ?* est de celles qu'on ne devrait pas résumer, pour ne pas en gâcher les coups de théâtre. Heureusement, face à qui voudrait tout de même le débiter en tranches racontables, le serpent de l'intrigue ne se laisse pas faire. Il se tord en tous sens, fait le mort puis se détend, s'embrouille pour mieux vous embrouiller dans ses replis...

Alors, comment en parler ? De mémoire, je me rappelle avoir songé à *La Danse de mort* (ou à *Play Strindberg*, la réécriture que Dürrenmatt en a faite peu d'années après *Qui a peur de Virginia Woolf ?*). En février 1960, alors qu'il n'avait pas encore commencé à travailler à son nouveau projet, Albee a confié dans une interview au *New York Times* que l'œuvre qu'il envisageait, et qui ne s'appelait encore que *L'exorcisme*, n'était « pas une pièce drôle » (a funny play). Un vieux couple se déchire devant témoins ; à travers ces déchirures se dénudent peu à peu deux vies entières, deux pauvres vies réduites en lambeaux comme leur amour l'est en cendres. À leurs côtés, formant contraste, un jeune couple se trouve pris au piège, voyant au passage son hypocrisie convenable, sa médiocrité morale, ses petites lâchetés, implacablement mises à nu et fouaillées. En somme, le regard porté sur l'existence, conjugale ou non, serait plutôt sombre : si la jeunesse est ambitieuse et sournoise, si la maturité n'est que désillusion et abdication désespérée, c'est que l'être humain, à tous les âges, est également égoïste et menteur, devant soi-même comme devant autrui. Et le couple, digne miroir des individus qui le composent, ne fait que démultiplier les mensonges qui font leur substance.

Et pourtant... n'est-ce donc que cela ? Le jeu de massacre semble par moments d'une telle allégresse, d'une telle vitalité ! Les moments sinistres, méchants ou glauques ne manquent pas.

Mais ils sont emportés, soulevés comme feuilles mortes au vent d'une énergie irrésistible. L'exorcisme n'est plus, en fin de compte, que le titre du dernier acte ; *Qui a peur de Virginia Woolf ?*, envisagé d'abord comme sous-titre, désigne désormais l'ensemble de l'œuvre, et en suggère parfaitement les différents aspects : d'un côté, sans doute, un fond d'effroi, une allusion marquée au loup de nos terreurs d'enfant, le nom propre d'une romancière que son désespoir et l'horreur de la folie conduisirent au suicide ; mais de l'autre, tout de même, la vitesse et l'insolence narquoise d'une farce un peu absurde, à l'image du jeu de mots qui sert à la nommer.

Cette dernière piste – celle, plus généralement, des jeux de langage – ne peut que susciter l'intérêt d'un traducteur. Dans *Qui a peur de Virginia Woolf ?*, ces jeux abondent, et il importe de les suivre dans le détail, mot après mot, aussi littéralement qu'il se peut. Car nous sommes, chez George et Martha, en terre universitaire : la langue y est affaire de prestige, de puissance et de statut, et il importe de la manier de façon à tenir son rang.

La parole comme arme et enjeu de pouvoir, la rhétorique comme puissance de séduction ou de destruction, les sortilèges de la fiction dans leurs rapports avec cette « vérité ou illusion » que nous appelons notre existence, se déploient quasiment à chaque page. Martha, tout en dansant, improvise un petit poème pour résumer (et ridiculiser) un roman autobiographique que George aurait lâchement jeté au feu. George, tout en buvant, se fait narrateur de souvenirs en trompe-l'œil (?), forge des mots-valises, double une allusion d'un terme à double entente, improvise des divertissements qui ne tiennent que par la grâce sauvage de ses jongleries verbales. George et Martha se disputent pour savoir si la lune peut se relever une fois qu'elle s'est couchée. Martha et George font front commun pour se retourner contre leur invité et ridiculiser son manque d'imagination. George corrige la grammaire de Martha, qui critique le style de George... Fun and games, comme l'écrit Albee en tête de son premier acte : rires, divertissements et jeux en tous genres, y compris au sens théâtral du terme. La scène de ménage, la si bien nommée, relève bel et bien du genre dramatique, et le charme sanglant de cette pièce tient en partie à la verve que déploient Martha et George pour s'étonner mutuellement en plaçant toujours plus haut la barre de leur spectacle intime. Oui, décidément, cet effarant massacre est aussi un jeu...

Il est donc temps qu'Albee soit non plus seulement adapté, mais traduit – et qu'on suive son chef-d'œuvre non seulement dans les grandes lignes de son déploiement dramatique, mais dans le détail et le grain de son écriture. Car littérairement, c'est étincelant. Et la moindre des surprises qu'il réserve à ses spectateurs non prévenus n'est pas qu'au-delà des provocations les plus atroces, des transgressions les plus violentes, des plus énormes coups de théâtre, Edward Albee aille plus loin encore en mettant fin au jeu – comme s'il avait fallu d'abord arracher tant de voiles avant d'en arriver là, à cette ultime nudité, tout au bout de cette nuit d'horreur, d'épreuve et de révélation, pour faire place à un dernier échange d'une si simple et sobre humanité.

**Daniel Loayza, Gennevilliers, 2 février 2009**

Du 19 au 29 janvier 2011

## QUI A PEUR DE VIRGINIA WOOLF ?

### Edward Albee / Auteur

Né le 12 mars 1928, Edward Albee est adopté à l'âge de quinze jours par un couple fortuné, Reed et Frances Albee. Son père et son grand père dirigent une chaîne de théâtres de vaudeville et sont millionnaires. Il fréquente des écoles pour aristocrates, dont il est renvoyé à plusieurs reprises par refus d'assister à certains cours.

Après diverses tentatives dans le domaine du roman et de la poésie, il écrit une pièce en un acte, *Zoo Story* (1960) que l'Allemagne sera la première à monter, comme *The Death of Bessie Smith*. Accueilli d'abord off Broadway, c'est-à-dire dans les théâtres d'essai, Edward Albee est considéré très vite comme un auteur dramatique de premier plan.

En 1961, il s'associe à Richard Barr, un producteur, pour créer le Playwright's Unit ou « Théâtre 68 », dont la mission est à la fois de produire les pièces d'Albee et de découvrir et d'aider de jeunes talents : « *Notre but est de permettre aux jeunes dramaturges de développer leur talent avant d'affronter Broadway* ». C'est le metteur en scène Alan Schneider, metteur en scène attitré de Pinter et de Beckett aux Etats-Unis, qui montera la plupart de ses pièces.

Edward Albee a reçu trois fois le Pulitzer Price for Drama, pour *A delicate balance* (1967), *Seascape* (1975) et *Three Tall Women* (1994).

Fervent défenseur du théâtre universitaire, il a enseigné à l'Université de Houston de 1989 à 2003.

Du 19 au 29 janvier 2011

## **QUI A PEUR DE VIRGINIA WOOLF ?**

### **Dominique Pitoiset / Metteur en scène, comédien**

Après des études en architecture puis en arts plastiques, Dominique Pitoiset rejoint l'École supérieure d'art dramatique du Théâtre National de Strasbourg (TNS). Dès sa sortie, en 1981, il est assistant à la mise en scène de Jean-Pierre Vincent, Manfred Karge et Matthias Langhoff. Se succèdent ensuite de nombreuses mises en scène dont *Le Misanthrope* de Molière (1990), *Timon d'Athènes* de Shakespeare (1991), *Faust version UrFaust* de Goethe (1993), *Oblomov* de Gontcharov (1994), *La Dispute* de Marivaux (1995).

De 1996 à 2000, il est directeur du Théâtre national Dijon Bourgogne où il crée notamment : *Le Procès* d'après Kafka (1996), *La Nuit juste avant les forêts* de Bernard-Marie Koltès (1997), *Les Brigands* de Schiller (1998), *Le Réformateur* de Thomas Bernhard (1998).

En 2001, il monte une trilogie Shakespeare (*Othello*, *La Tempête* et *Macbeth*) qui marque le début de ses années italiennes en tant que metteur en scène associé au Teatro Due de Parme et au Teatro Stabile de Turin. Depuis janvier 2004, il dirige le TnBA et y met en scène : *La Peau de chagrin* et *Albert et la bombe*, son premier spectacle pour enfants (2005) ; *La Tempête* de Shakespeare et *Sauterelles* de Biljana Srbijanovic (2006) ; *Le Soleil ni la mort ne peuvent se regarder en face*, une commande à l'auteur Wajdi Mouawad, recréée dans une version allemande à la Schaubühne de Berlin (mai et octobre 2008).

Pour l'opéra, il met en scène avec Stephen Taylor, *Didon et Enée* d'Henry Purcell à l'Opéra National de Paris et *Le Tour d'écrou* de Benjamin Britten à l'Opéra National de Bordeaux (2008). En mars 2009, *Qui a peur de Virginia Woolf ?* d'Edward Albee débute le cycle qu'il consacre au théâtre nord-américain suivi de *Mort d'un commis voyageur* en mars 2010.

En octobre 2010, il met en scène l'opéra de Puccini, *La Bohème*, pour Le Théâtre du Capitole à Toulouse. Dominique Pitoiset est directeur de l'Estba, l'école supérieure de théâtre de Bordeaux, qui a ouvert ses portes en septembre 2007. Il a dirigé les élèves de la promotion 2007- 2010 en juin dernier dans leur spectacle de sortie, *Merlin ou la terre dévastée* de Tankred Dorst.

## Nadia Fabrizio, Martha

Diplômée avec le 1<sup>er</sup> prix en 1986 de l'ERAD de Lausanne, Nadia Fabrizio débute sa carrière professionnelle notamment aux côtés d'André Steiger. Elle entame ensuite une fidèle collaboration avec Dominique Pitoiset qui la conduira à jouer dans la plupart de ses spectacles : *Le Pélican* de Strindberg, *Le Misanthrope* de Molière (Célimène), *Timon d'Athènes* de Shakespeare, *Urfaust* de Goethe (Marguerite), *Oblomov* de Gontcharov, *La Dispute* de Marivaux, *Le Procès* d'après Kafka, *Les Brigands* de Schiller, *Othello* de Shakespeare. Au TnBA : *Le Tartuffe* de Molière, *La Peau de Chagrin* de Balzac (2004), *Albert et la bombe*, spectacle destiné aux enfants dont elle co-signe la mise en scène (2005), *Sauterelles* (2006), *Mort d'un commis voyageur* (2010). Elle intervient régulièrement à l'éstba et a codirigé *Merlin ou la terre dévastée* de Tankred Dorst, spectacle de sortie de la promotion 2007-2010.

## Deborah Marique, Honey

Formée au Conservatoire Nationale Supérieur d'Art Dramatique, notamment auprès de Dominique Valadié, Andjei Seweryn, Cécile Garcia Fogel, Nada Strancar, elle est diplômée en juin 2007. Elle joue alors sous la direction de Gildas Milin (*Machine sans cible*, *L'Homme de Février*), Didier Ruiz (*La guerre n'a pas un visage de femme* de Svetlana Alexievitch), Ludovic Lagarde (*Variation sur Sarah Kane*). En 2009, elle intègre le collectif de l'Atelier de la Comédie de Reims, et joue sous la direction d'Emilie Rousset (*La Terreur du Boomerang*, d'Anna Kawala), Simon Deletang (*Manque* de Sarah Kane), et de Guillaume Vincent (*Le Bouc* et *Preparadise Sorry Now*, de Rainer Werner Fassbinder). Elle a travaillé aussi avec Thomas Ostermeier (*La Pierre* de Mayenburg) à l'occasion du festival des Rencontres européennes à Reims. Elle joue dans différents projets cinématographiques, comme dans *Bientôt J'arrête* de Léa Fazer, *Malika s'est envolée* de Jean-Paul Civeyrac, et *L'âge de raison* de Yann Samuel. A Radio France elle travaille avec différents réalisateurs tels que Marguerite Gateau, Etienne Vallès, ou Michel Sidoroff.

## Cyril Texier, Nick

Formé à l'école du Théâtre national de Chaillot (1999/2000), puis à l'École nationale supérieure d'art dramatique de Strasbourg (2001/2004), où il travaille sous la direction de Stéphane Braunschweig, Gildas Milin, Michel Cerda..., Cyril Texier intègre la troupe du TNS en 2004 où il joue sous la direction de Claude Duparfait. Par la suite, il travaille notamment avec Aurélia Guillet (*La Maison brûlée* d'August Strinberg, *Penthésilée* de Kleist) au TNS et au Théâtre Gérard Philippe, Guillaume Vincent (*Les Vagues* d'après Virginia Woolf) au Théâtre national de Bretagne, Matthew Jocelyn (*L'Architecte* de David Graig) au CDN de Colmar. Il a également travaillé avec Hubert Colas (*Hamlet* de Shakespeare, *Sans faim 1 & 2* d'Hubert Colas) au Théâtre national de Chaillot et au Théâtre national de La Colline. En janvier 2009, il joue dans *Des couteaux dans les poules* de David Harrower, créé au TnBA à Bordeaux dans une mise en scène de Thibault Lebert. Lors de l'année 2010, il retravaille avec Guillaume Vincent sur une adaptation de *L'Éveil du printemps* de Frank Wedekind.

## Daniel Loayza / traduction

Ancien élève de l'École Normale Supérieure (rue d'Ulm), titulaire d'un DEA de philosophie, Daniel Loayza est professeur agrégé de lettres classiques, traducteur et dramaturge, conseiller littéraire à l'Odéon-Théâtre de l'Europe depuis 1996. Il découvre le théâtre grâce à Georges Lavaudant et travaille à ses côtés en qualité de dramaturge ou assistant sur plusieurs spectacles : *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset 1989 ; *Isidore Ducasse / fragments* d'après Lautréamont 1993 ; *Ulysse / matériaux*, montage de Georges Lavaudant 1997 ; *Hamlet* de Shakespeare 1994 ; *Tambours dans la nuit* et *La Noce chez les petits-bourgeois* de Brecht 1998 ; *La Mort de Danton* de Büchner 2002 ; *Coriolan* de Shakespeare 2002 ; *La Cerisaie* de Tchekhov 2004 ; *Play Strindberg* de Dürrenmatt 2006 ; *Hay que purgar a Totó* (On purge bébé), 2007, *Lumières I* de Lavaudant, Bailly, Deutsch et Duroure 1995 ; *La Cour des Comédiens* et *Bienvenue* de Lavaudant 1996 ; *Histoires de France* de Lavaudant et Deutsch 1997 ; *Terra Incognita* de Lavaudant 1992, *Impressions d'Afrique* 2000 ; *Songe, Tempête* d'après Shakespeare 2004.

En tant que traducteur, Daniel Loayza a signé pour Georges Lavaudant les textes suivants ; *Le Roi Lear* de Shakespeare, 1996 ; *Ajax-Philoctète* d'après Sophocle 1997 ; *L'Orestie* d'Eschyle 1999 ; *Hamlet* [un songe], d'après Shakespeare 2006 ; *La Mort d'Hercule* d'après *Les Trachiniennes* de Sophocle 2007/2008 ; *La Nuit de l'iguane* de Tennessee Williams 2009 ; *Œdipe*, une trilogie d'après Sophocle 2009 ; *La Tempête...* d'après Shakespeare 2010.

Daniel Loayza a également collaboré avec d'autres metteurs en scène. Il a traduit, pour Catherine Marnas, *le Dyscolos* de Ménandre 2004 ainsi que deux pièces de Mac Wellman pour la compagnie belge Transquiquennal (dont *Quadrille albanais*, en 2003). Il a travaillé avec Patrice Chéreau sur une adaptation de Shakespeare interprétée par les élèves du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique (*Henri VI / Richard III* 1998) ou cosigné avec Luc Bondy la version scénique de *Schändung* [Viol], de Botho Strauss 2005. Dominique Pitoiset a fait appel à lui pour la dramaturgie de l'une de ses dernières créations *Le Soleil ni la mort ne peuvent se regarder en face* de Wajdi Mouawad en 2008 avant de lui commander des traductions nouvelles de *Qui a peur de Virginia Woolf ?* d'Edward Albee en 2009 et de *Mort d'un commis voyageur* en 2010. Howard Barker lui a fait l'amitié de lui proposer la traduction d'une pièce encore inédite : *Un Couteau blessé* (*A Wounded Knife*), travail qu'il achève en novembre 2008. Ses traductions annotées de *L'Orestie* d'Eschyle, des *Fables d'Esopé* et du *Ménexène* de Platon sont parues aux éditions Flammarion (collection GF). Sa traduction de *Une bête sur la lune* de Richard Kalinoski (mise en scène d'Irina Brook), lui a valu en 2001 le Molière de la meilleure adaptation théâtrale (parue aux Editions Avant-Scène Théâtre, ainsi que sa traduction de *Hamlet* [un songe]). Celle du *Roi Lear*, accompagnée d'une postface, est publiée aux éditions A Propos (2001).



Daniel Loayza a également traduit plusieurs textes de la philosophe américaine contemporaine Avital Ronell : *Telephone Book*, Bayard, 2006 ; *Addict – fixions et narcotextes*, précédé d'une préface du traducteur, Bayard, 2009 ; *Lignes de front* (Stock, 2010). Un court volume inédit de Howard Barker, *Ces Tristes lieux, pourquoi faut-il que tu y entres ?*, avec une postface du traducteur, est paru chez Actes Sud courant 2009. Daniel Loayza a publié plusieurs articles sur des sujets divers (théâtre, traduction, littérature antique ou contemporaine, philosophie) dans des revues telles que Po&sie, Vacarme, Ubu-Scènes d'Europe, entre autres, ainsi que dans différents recueils.

## Mariette Navarro / dramaturgie

Diplômée en dramaturgie de l'École Supérieure d'Art Dramatique du Théâtre National de Strasbourg, elle partage son activité professionnelle entre l'écriture et le travail dramaturgique dans différentes structures en lien avec l'écriture théâtrale contemporaine. Elle a notamment travaillé au Centre des Auteurs Dramatiques de Montréal (2007), à la Chartreuse de Villeneuve-les-Avignon (2007), à Théâtre Ouvert (2008), au Théâtre Paris-Villette (2009), et fait partie du comité de lecture du Théâtre national de la Colline. Elle est aussi dramaturge auprès de Dominique Pitoiset au TnBA pour la création de *Qui a peur de Virginia Woolf ?* d'Edward Albee (2009) et *Mort d'un Commis Voyageur* d'Arthur Miller (2010), auprès de Matthieu Roy sur *Qui a peur du Loup ?* de Christophe Pellet. En tant qu'auteur ses pièces ont été créées à Lyon au théâtre des Marronniers, à l'espace 44 et au festival des Bravos de la nuit de Pélussin. Son texte *Alors Carcasse*, paraîtra chez Cheyne éditeur début 2011.

## Christophe Pitoiset / lumières

Diplômé de l'ENSATT (École Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre) en 1987, Christophe Pitoiset devient très rapidement, dès *Timon d'Athènes*, l'éclairagiste attitré de son frère, dont il signe presque toutes les lumières, tant pour le théâtre que pour l'opéra. Par ailleurs, il signe la création lumière de deux spectacles de Rézo Gabriadzé et collabore avec le chorégraphe José Montalvo (six spectacles), Jean-Louis Thamin et Nicolas Rossier.

## Odile Béranger / costumes

Formée à l'école des Beaux Arts puis au Centre de Formation professionnelle aux techniques du spectacle (technique de fabrication d'accessoire), Odile Béranger se consacre à la création de costumes pour le spectacle vivant à partir de 1989. Au théâtre, elle travaille pour Fartov & Belcher, Théâtre Job, Cie Taupes secrètes, MC2A, le Théâtre du Port de la Lune (notamment sur les créations de Jean-Louis Thamin : *Capitaine Bada*, *Le Garçon girafe*), la Cie Ouvre le chien et plus récemment le TnBA auprès de Dominique Pitoiset (*La Peau de chagrin*, *Albert et la bombe*, *La tempête*, *Le Soleil ni la mort...*). Elle intervient aussi pour l'opéra et la danse (Cie Eclats, Cie La Coma, Cie Robinson, etc.).

## Cécile Krestchmar / maquillage

Cécile Krestchmar travaille au théâtre pour les maquillages, les perruques et les masques ou prothèses avec de nombreux metteurs en scène, et notamment Jacques Lassalle, Dominique Pitoiset, Jacques Nichet, Didier Besace, Philippe Adrien, Claude Yersin, Jean-François Sivadier, Marcial Di Fonzo Bo. Elle travaille aussi sur de nombreux opéras notamment avec Jean-Claude Berutti (*Faust*, *La Bohème*), Klaus Michael Gruber (*Don Giovanni*), Pierre Strosser (*Le Nain*), Luc Bondy (*Hercule*, *Yvonne Princesse de Bourgogne*)...

## Marc Valladon / accessoires

Les trottoirs de Bordeaux l'ont mené aux portes du Théâtre du Port de la Lune, où Jean-Louis Thamin concevait alors son *Arlequin, serviteur de deux maîtres* de Goldoni (1991). De rencontres en rencontres, de scènes en scènes, les objets s'accumulent, aussi divers que différents, liés par l'instant éphémère qui les fait vivre.

## Michel Maurer / sons

Après des études à l'École supérieure d'Art dramatique de Strasbourg, il fonde le Théâtre du Troc avec Hervé Pierre et François Chattot. Il travaille entre autres avec Robert Girones, François Rancillac, Jean-Pierre Vincent, Christian Schiaretti et Wajdi Mouawad. Il enseigne la réalisation sonore à l'ENSATT.

**CALENDRIER  
10 REPRÉSENTATIONS**

Janvier 2011

|             |     |
|-------------|-----|
| Mercredi 19 | 20h |
| Jeudi 20    | 20h |
| Vendredi 21 | 20h |
| Samedi 22   | 20h |
| Dimanche 23 | 16h |
|             |     |
| Mardi 25    | 20h |
| Mercredi 26 | 20h |
| Jeudi 27    | 20h |
| Vendredi 28 | 20h |
| Samedi 29   | 20h |

**Relâche le lundi**

**RENSEIGNEMENTS - RESERVATIONS**

**Tél. 04 72 77 40 00 - Fax 04 78 42 87 05** (Du mardi au samedi de 13h à 18h45)  
Toute l'actualité du Théâtre sur notre site **[www.celestins-lyon.org](http://www.celestins-lyon.org)**



**CONTACT PRESSE**

*Magali Folléa*

*Tél. 04 72 77 48 83 - Fax 04 72 77 48 89*

*magali.follea@celestins-lyon.org*

Vous pouvez télécharger les dossiers de presse et photos des spectacles sur notre site  
[www.celestins-lyon.org](http://www.celestins-lyon.org)

---